

## Faut-il croire à ses mythes?

Jean-Philippe Warren

Volume 51, numéro 3 (285), septembre 2009

Mythes 1959-2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Warren, J.-P. (2009). Faut-il croire à ses mythes? *Liberté*, 51(3), 7–9.

# FAUT-IL CROIRE À SES MYTHES ?

Un cliché peut désigner une prise photographique de la réalité aussi bien qu'une image stéréotypée de celle-ci. Dans cette stimulante opposition de sens se trouve l'impulsion ayant présidé à la réunion des essais de ce numéro de *Liberté*<sup>1</sup>. Ces textes se voulaient des *clichés sur des clichés*, c'est-à-dire des photographies aussi exactes que possible de certaines idées devenues banales — et donc acceptées sans réelles discussions — au sujet du passé québécois plus ou moins récent.

Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas ici de déboulonner les mythes québécois, ces constructions de sens qui organisent la vision du monde d'une société. La mémoire commune est toujours constituée de multiples récits qui, en permettant d'aménager le passé, permettent de mieux investir l'avenir.

Ce qu'il faut plutôt retenir, c'est que les mythes sont l'objet d'un incessant travail d'interprétation et de remise en cause. D'aucuns ne sont jamais quittes envers la tâche de s'approprier l'histoire. Loin de composer une connaissance figée, immuable et pétrifiée, le passé

1. Trois textes (ceux de Jacques Beauchemin, de Pierre Nepveu et de Fernande Roy) ont originellement fait l'objet d'une conférence donnée au Musée de la civilisation, à Québec, au printemps 2005, dans le contexte de l'exposition « Le temps des Québécois ». Nous voudrions chaleureusement remercier Hélène Pagé et Anne-Marie Buissière, du Musée de la civilisation à Québec, qui ont eu l'heureuse initiative de cette série de conférences et qui l'ont appuyée par leurs commentaires et leurs encouragements.

est inlassablement traduit dans le langage des craintes et des rêves contemporains.

Par exemple, lors de la Révolution tranquille, c'est tout un ensemble de croyances et de représentations, héritées de près d'un siècle d'histoire, qui a été soumis à la critique. Le mythe selon lequel il valait mieux, ainsi que le disait l'expression consacrée, construire des chemins de croix que des chemins de fer a été reconsidéré à la lumière des nouveaux défis qui se présentaient à la société québécoise. Et il en est allé de celui-ci comme de tous les autres mythes. En quelques années à peine, un peu tout le monde y est allé de sa petite réfutation des grands récits d'autrefois. Le slogan « Il faut que ça change » de l'équipe du tonnerre de Jean Lesage, élu premier ministre en 1960, ne s'appliquait pas seulement à l'administration de l'État ou à la gestion des écoles, mais aussi, et sans doute d'abord, aux vastes représentations ayant servi pendant cent ans de définition de soi à la collectivité francophone d'Amérique du Nord.

Cette mise en question radicale des réponses toutes faites allait emporter beaucoup de choses sur son passage. Suivant l'intuition de Nietzsche, quoique sans le connaître, les intellectuels d'ici avaient décidé de *philosopher à coups de marteau*, c'est-à-dire non pas d'abattre l'ensemble des idoles, mais d'éprouver chacune en les frappant légèrement afin de savoir si elles étaient pleines ou creuses. La revanche des berceaux, était-ce un mythe plein ou vide ? La mission apostolique des Canadiens français sur le continent, était-ce là projet grandiose ou dérisoire ? Le collège classique, était-ce l'institution la plus glorieuse du Québec francophone ou son échec le plus retentissant ? Ces questions ne trouvaient bien sûr pas toutes réponse, ou alors des réponses partielles, polémiques, voire contradictoires. Mais peu importe les réponses proposées, chaque fois la démarche restait la même : il s'agissait de chercher à confronter, pour jouer à nouveau sur les mots, clichés et clichés, analyses objectives de la réalité et lieux communs.

Or, aujourd'hui, certains analystes et observateurs prétendent que le Québec se situe à un carrefour assez semblable à celui des années 1960. Les anciens grands récits s'essouffent. Les vieux mythes tombent en discrédit. Aussi, des auteurs nous convient à nous réapproprier nous-mêmes.

S'impose alors la tâche de poser la question des grands récits du Québec moderne. La Grande Noirceur fut-elle aussi noire qu'on l'a prétendu ? Qu'en est-il de la supposée intolérance des Québécois

envers les minorités culturelles? Le Québec forme-t-il une communauté vraiment distincte? Le modèle québécois vaut-il qu'on le célèbre? Les Québécois ont-ils réellement boudé jusqu'à récemment l'industrie et la finance? La Révolution tranquille a-t-elle sorti, une fois pour toutes, la province d'un certain misérabilisme culturel fait de jalousie et de pusillanimité? Les textes de ce numéro spécial de *Liberté* explorent chacun à leur manière la mémoire commune. Il ne s'agit pas, pour leurs auteurs, on l'aura compris, de répondre positivement ou négativement à la question de la pertinence ou de la validité des grands récits québécois. Il s'agit plutôt de jeter un regard neuf, sinon lucide, sur quelques mythes afin d'en arriver à une conscience plus forte de l'histoire. C'est par conséquent à un dialogue entre la mémoire commune et les derniers développements de l'historiographie que le lecteur est convié.

Tous les mythes, on le sait, ont leur envers : au mythe de la société distincte répond celui de la nord-américanité du Québec; le mythe du racisme des Québécois francophones est contredit par le mythe de leur exceptionnelle ouverture et de leur non moins grande tolérance; la croyance en l'incapacité des francophones à se lancer en affaires confronte parfois celle de leur vivace esprit d'invention et d'industrie; l'assurance de la créativité artistique «à la» québécoise (ô combien de fois!) par la désolante gouvernance des institutions culturelles; etc. Rares sont les idées qui ne génèrent pas spontanément leur contraire.

Dès lors, que faut-il croire? Dans un livre magnifique, Paul Veyne se demandait si les Grecs avaient cru à leurs mythes. La réponse qu'il donnait à cette question toute simple vaut la peine d'être rappelée : entre la vérité et l'imagination, entre la réalité des choses et la croyance, la ligne de partage n'est pas aisée à tracer, parce que l'humain ne cesse jamais, même en plein cœur de la raison, de croire aux mythes et aux légendes. Et le grand historien Veyne en tirait cette conclusion : « Les hommes ne trouvent pas la vérité : ils la font, comme ils font leur histoire, et elles le leur rendent bien<sup>2</sup>. » En terminant la lecture de ce numéro, c'est une belle leçon qu'il faudra se rappeler.

2. Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983, p. 12.